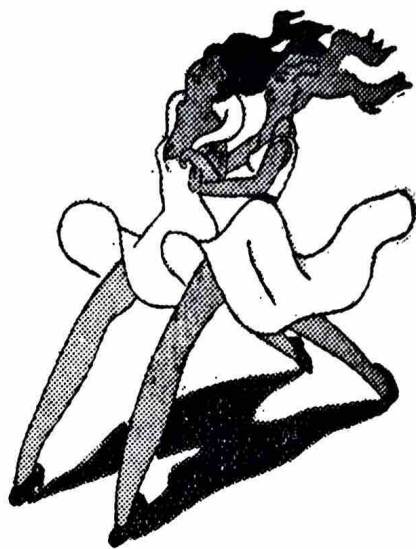




PAR H. HOPPIN ET A. GROSS

“La joie de vivre”

Allez voir et entendre, au *Studio des Ursulines*, ce dessin animé, ravissant et mélancolique. Il ne ressemble guère aux idylles bouffonnes de la mécano-zoologie ici déjà traditionnelle. Ce dessin porte plaisir et enseignement.

Le philosophe prouvait, comme vous savez, le mouvement en marchant. Le cinéma ose entreprendre de le prouver en juxtaposant d'immobiles images. Le paradoxe devient truisme, le vieux Zénon revit en M. de La Palisse : dans le réel nous ne vivons que le continu, pendant que notre esprit, pour le saisir, le « discriminer », forge un univers d'atomes discontinus ; les x images qui constituent le nombre maxima « que l'œil peut enregistrer dans un temps y », aucun œil humain ne les verra jamais — elles sont l'hypothèse d'une théorie atomiste du mouvement ; or à l'inverse, au cinéma, ces images hypothétiques, ces atomes discontinus s'alignent sur la bande, réels et palpables, et nos yeux ne s'étonnent même pas de voir un mouvement irréel, ingénieusement contrefait selon la méthode même que l'esprit inventa pour capter le continu.

Dans le domaine de la musique, l'analogie de ce problème inquiéta de tous temps : c'est l'antagonisme du rythme et de la mesure. Toute notation précisera la mesure, principe d'atomisme et de discontinuité, réglable au tac-tac du métronome. Pour la continuité et les asymétries secrètes du Rythme, il faut faire appel à la musicalité, à la « joie de vivre » du musicien exécutant. Or, dans la musique visuelle de l'image animée, notation et exécution restent inféodées au mécanique. Nul rythme

possible (1). Mais on le contrefait par les raffinements d'approximations des mesures différenciées. C'est le cas de la *Joie de vivre*.

Après le comique de la franche saccade du genre Mickey, voici, nous contant l'après-midi d'un faune à bécane et de deux nymphes ferroviaires, un dessin tout souple et sinueux. On n'a pas manqué d'appeler féérique sa gracieuse, sa presque naturelle fugacité. J'y verrais plutôt une ronde de marionnettes hantées, au bout de leurs fils, par le rêve de la vivante féerie comme les vivants rêvent d'être sauvés, ailleurs, de la condition humaine... La joie de vivre, pour le pantin même le plus aérien, c'est le mirage. Et les figurines agitent les leviers, dans leur fol et délicieux espoir, de voir les trains mués en serpents métalliques et vivants à la fois...

La musique de Tib. Harsanyi est excellente, et une merveille d'adaptation.

... Sa structure musicale spéciale [...] correspond à celle des œuvres cinématographiques : glissement insensible du décor, liaison des changements à vue mobilité des silhouettes sonores, mouvement constant du cadre.

Ainsi s'exprime la préface de la partition. C'est dire, avec une politesse exquise, que la musique en faveur du dessin transformera sa fluidité native en prestesse des juxtapositions, que son rythme ne quittera jamais le masque de la mesure, et que sa forme saura avec coquetterie paraître inorganique (« silhouettes », « changements à vue »). Aussi bien, voici les 7/4 qui s'imbriquent dans la mesure binaire, les 3/8 qui chevauchent les 3/4, les accords parfaits en parallèles traités comme chaînons disjoints de l'enchaînement harmonique. Et, par le tour mélodique et par l'orchestration, on ne sait quelle atmosphère argentine, abstraite, parfaite allégorie des limbes enchantés et désenchantés qui sont le pays de ce divertissement.

F. G.

(1) Il va sans dire qu'il s'agit du déroulement des images, nullement des images individuelles où le rythme du dessin peut s'épanouir à souhait. A la vérité, j'ai l'impression d'une tout autre qualité du mouvement rythmé en regardant le dessin « immobile » qu'en suivant le mouvement purement quantitatif de l'animé. Pour le fond psychologique et de théorie générale de la question, on me permettra de renvoyer aux travaux de L. Klages et du regretté Prinzhorn, travaux qu'en France Léon Daudet et Ernest Seillière ont signalés et discutés comme ils le méritent.

